

La "Reine" de l'Adriatique



Le pont des soupirs

JAMAIS on n'a mieux parlé de Venise que quand on l'a appelée "la Reine de l'Adriatique". Venise trône réellement sur la mer ; elle est assise là en souveraine, au milieu des canaux et des palais qui font d'elle une féerie, de la terre et de l'eau.

Décrire Venise est à notre avis une chose impossible. Ce ne serait pas la décrire en effet que d'énumérer ses monuments qui valent comme partout, un peu par eux-mêmes et beaucoup par le cadre qui les entoure. Ce ne serait pas non plus la décrire que de trouver pour la caractériser quelques épithètes plus ou moins flatteuses et qui n'arriveraient pas même à être plus ou moins exactes. Ah ! combien en pareil cas l'écrivain est inférieur au peintre ? Combien la moindre photographie en dit plus long que les pages de la littérature la plus choisie !

Venise est non seulement belle par sa merveilleuse situation sur la mer Adriatique, mais par la coloration de son ciel. Il semble que la nature, le jour où elle a présidé à la naissance de cette belle ville, lui ait dit comme une fée au berceau d'une princesse : "Tu auras à toi toute seule la grâce de toutes les villes connues".

Aussi Venise n'a-t-elle pas seulement la grâce, elle a l'attrait. Ailleurs, quand vous avez fini de visiter les palais, les musées, les églises, vous connaissez la ville et vous avez hâte d'aller porter vos pénates dans un autre endroit. Là, vous êtes comme retenu, englué, enlisé ; quand vous avez cessé de voir, vous restez béat, vous rêvez, vous vous laissez envelopper par une douce et tiède langueur ; vous vivez pour ainsi dire dans la ouate. Pas de bruit. L'eau des canaux est comme morte ; les gondoles circulent et semblent raser la surface des eaux. Le soir, quand elles ont leurs lanternes allumées, on dirait des âmes qui glissent. Le seul bruit c'est celui de la chanson des gondoliers qui monte har-

Les costumes des femmes sont charmants avec de belles couleurs voyantes qui font ressortir les cheveux noir d'ébène. Tout le monde sur votre passage vous souhaite la bienvenue et c'est une rangée de dents blanches qui vous sourit. Et tout cela n'est pas de commande ; cela est parce que le ciel est bleu, parce que le soleil est une caresse dorée, parce que la mer est douce comme un lac, parce qu'en un mot, en un seul mot, "Venise est belle" comme le dit si bien la chanson.

Il n'est pas jusqu'aux pigeons de la place Saint-Marc qui ne viennent ajouter à l'attrait de ce beau pays.

Ils ont choisi Venise pour y roucouler dans le jour, tout comme les gondoliers y égrènent leur "canzonetta" à pleine voix dans la paix du soir.

Telle est la Venise d'aujourd'hui, montrons ce qu'elle était il y a un demi-siècle, alors que la décrivit un voyageur célèbre.

"Nous sommes arrivés à Venise à l'heure la mieux choisie pour faire connaissance avec cette merveilleuse ville. La nuit tombait ; à la clarté d'un reste de crépuscule et de quelques fanaux, nous parcourûmes le grand canal dans toute sa longueur, bercés au fond de la gondole qui nous portait et qui rasait à chaque instant d'autres gondoles rapides et silencieuses. Je m'étonnais de

nombreuses avec des supports si légers. A droite, les Procuraties nouvelles et le Campanile, (qui s'écroula il y a trois ans, et que l'on reconstruit maintenant) pesant, trop peu orné, mais imposant par sa hauteur. Au fond la basilique de Saint-Marc, sa façade découpée, ses dômes et ses croix : puis, en retournant, la piazzetta, le palais ducal superbe et menaçant, les deux colonnes de saint Georges et de saint Marc, et enfin la mer. Cette fois, je ne voyais plus, je rêvais, et je ne pouvais croire à la réalité de cette vision, il me semblait que toute cette féerie allait s'effacer aux premiers rayons du jour : il était dix heures, on entendait de la musique de tous côtés, des groupes d'hommes et de jeunes femmes s'arrêtaient sous les portiques et je commençais à comprendre tout ce qu'il y avait eu de voluptueux, de dangereux, dans cette vie enchantée des anciens Vénitiens, tout ce qui avait fait le charme de cette cité magique et tout ce qui en avait fait la perte.

Le jour est venu, dix fois je l'ai vu se lever sur Venise et dix fois j'ai trouvé que mon rêve n'était pas évanoui. Venise m'a tenu bien plus que je ne m'en étais promis. Aucune église d'Italie, ni celle de Pise, dont j'aimais tant les belles colonnades, ni celle d'Orviétéo avec ses bas-reliefs et ses peintures ; ni le dôme de Saint-Vital de Ravenne, ni les mosaïques de Saint-Apollinaire, de Sainte-Marie Majeure et de la cathédrale de Montréal ; aucun monument religieux ne m'a paru plus instructif que Saint-Marc, qui réunit le style de l'Orient et celui de l'Occident, dont les mosaïques savamment disposées contiennent toute l'histoire du christianisme, tandis que les inscriptions qui couvrent ses murailles forment un grand poème religieux.

Que d'heures charmantes, que de moments trop tôt passés en gondole, sur les lagunes, et sur la grève du Lido où nous trouvions enfin les flots retentissants de l'Adriatique ! Que d'intéressants pèlerinages chez les bons Arméniens de Saint-Lazare, qui font si bien les honneurs de leur petit couvent aux briques rouges et aux riants jardins, aux îles de Murano et de Torcello, où d'antiques sanctuaires survivent encore à une prospérité qui n'est plus ! On dit que dans la basilique de l'Assomption de Torcello, l'évêque qui siégeait sur le trône épiscopal entouré de six rangs de prêtres et de diacres assis sur les

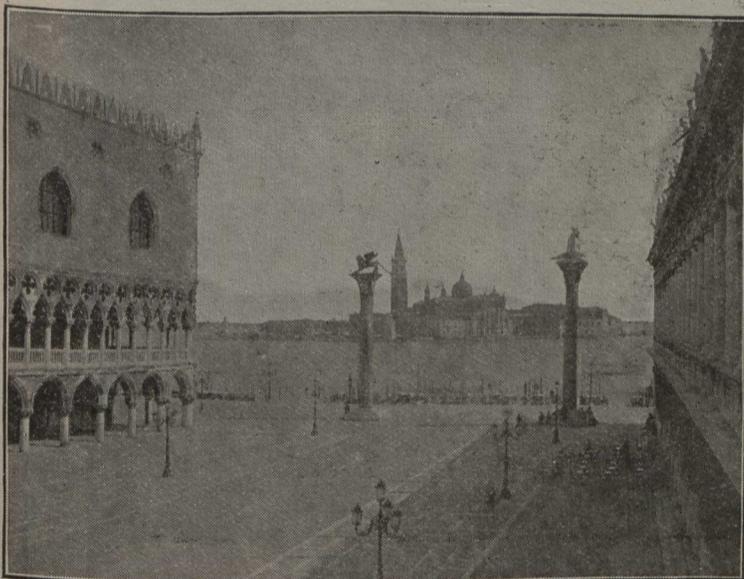
bancs de pierre, comptait sous son autorité quatre cent mille diocésains. Aujourd'hui le prêtre qui garde ces ruines a un troupeau de quinze ou vingt familles. Cependant ces jouissances étaient mêlées de bien des tristesses. Je voyais dans une des salles du palais les figures allégoriques de Véronèse représentant tout ce qui fit la puissance de Venise avec des devises fastueuses : la foi, "nunquam derelicta" ; la justice et la force, etc., "fundamentum reipublicae, custodes libertatis" ; la marine, "robur



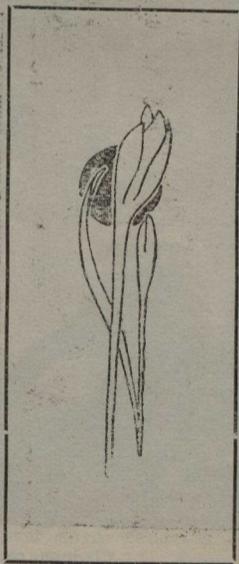
Le pont Rialto sur le grand canal

voir ces embarcations d'une coupe si gracieuse, uniformément tendues de laire noire, le drapeau tombant devant et derrière la cabine avec des glands noirs, comme autant de catafalques. Est-ce un reste du caractère mystérieux des anciens Vénitiens ? est-ce une manière de porter le deuil de la liberté et de la gloire ?

Nous avançons cependant et nous voyions à droite et à gauche les palais avec leurs riches galeries ; jusqu'à ce que nous nous engageâmes dans



Les Procuraties et le Palais des doges



Gondole dans la rade ; au fond le campanile

monieux et berceur jusqu'à vos fenêtres. Quelquefois il s'accompagne d'une guitare ou d'une mandoline ; et vous vous tâtez, vous vous demandez si vous ne vivez pas dans un décor d'opéra ou d'opéra-comique ; vous voudriez avoir une toque surmontée d'une plume, un pourpoint et un maillot et porter une épée.

Dans la rue, le spectacle n'est pas moins délicieux.

le petit canal qui nous menait à l'hôtel. Après les premiers soins du débarquement et de l'installation nous sortîmes à pied, nous passâmes un petit pont et après avoir suivi quelque temps la petite rue qui longe Saint-Moyse, nous nous trouvâmes sur la place. Elle était inondée de la lumière que versaient les becs de gaz et qui la faisaient paraître immense. A gauche, les vieilles Procuraties si élégantes et si simples, où les ouvertures sont si

imperiï" ; et cette liberté avait été bien mal gardée, cet empire bien mal soutenu. Dans la salle du grand Conseil, la suite des portraits des doges, et après le dernier la place restée vide pour les doges qui devaient suivre. Sur la place, les trois mâts dépouillés des bannières des trois royaumes qui faisaient jadis la gloire de la république, et sur la piazzetta, les canons autrichiens et les grenadiers hongrois qui les gardent.

F. OZANAM.